Villard, Georges
Le mirador

GEORGES VILLARD

LE MIRADOR

DRAME EN UN ACTE ET DEUX TABLEAUX



PARIS

LIBRAIRIE BRICON et LESOT

ANDRÉ LESOT, SUCCESSEUR

10, RUE DE L'ÉPERON, 10

LE MIRADOR

LE MIRADOR

DRAME EN UN ACTE ET DEUX TABLEAUX

DU MÊME AUTEUR

PIÈCES POUR JEUNES GENS

Foulquet le Mésel, drame en 3 actes....... 1 fr.
La Galère du Renégat, drame en 3 actes avec *musique*........................ 1 fr.
Heure d'angoisse, pièce en 1 acte.......... 1 fr.
Fritz le Uhlan, pièce dramatique en 1 acte 1 fr.
Le Ci-devant, drame en 1 acte.............. 1 fr.
Hercule est reconnaissant, comédie en un acte .... 1 fr.
Le Jardin, comédie en 1 acte............... 0 fr. 80
L'Examen de Calino, saynète en 1 acte.... 0 fr. 50

PIÈCES A RÔLES MÊLÉS

Avec couverture illustrée en couleurs......... 1 fr.

Monsieur Jordonne, comédie en 1 acte (5 hommes, 2 femmes).
Les Deux Courages, comédie en 1 acte et 2 tableaux (5 hommes, 4 femmes).
Je demande la Parole, comédie en 1 acte (3 hommes, 2 femmes).

La Boule de Boniface, monologue militaire 0 fr. 25
Ça m'arrange, monologue comique......... 0 fr. 25
Qu'il est Bête ! monologue militaire........ 0 fr. 25

MONOLOGUES avec MUSIQUE

Les Uhlans.................................. 0 fr. 25
L'Étalon du Mameluk...................... 0 fr. 25
Le Lion d'Androclès........................ 0 fr. 25
Un jeune homme incrédule............... 0 fr. 25
Nouveau! Nouveau!........................ 0 fr. 25
Pas là pour s'amuser...................... 0 fr. 25
Pas Pressé.................................. 0 fr. 25
Vous exagérez.............................. 0 fr. 25
Simplicité................................... 0 fr. 25
Toujours Poli............................... 0 fr. 25
Le Moraliste................................ 0 fr. 25
Sage précaution (Chanson comique)....... 0 fr. 25

4-13 — Imprimerie Centrale, Angers

Georges VILLARD

LE MIRADOR

DRAME EN UN ACTE ET DEUX TABLEAUX



PARIS
Librairie BRICON et LESOT
ANDRÉ LESOT, Successeur
10, rue de l'Éperon, 10

PERSONNAGES

JEAN, caporal d'infanterie coloniale, 23 ans.

ROBERT LEFRANC, ouvrier charpentier, 26 ans.

Le père LEFRANC, 50 ans.

THÉODORE PITOUÉ, soldat d'infanterie coloniale, 22 ans.

Un sergent de la Légion étrangère.

IVAN } légionnaires.
OTTO }

PIERRE LEFRANC, frère de Robert, 16 ans.

Légionnaires et Marsouins.

Le 1er Tableau se passe à Paris.

Le 2e, au Tonkin (cinq ans plus tard).

LE MIRADOR

DRAME EN UN ACTE ET DEUX TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

A Paris, chez Lefranc. Une chambre misérable. Au fond, entrée générale donnant directement sur le palier. A gauche, la porte de la cuisine. A droite, une fenêtre dont deux vitres sont remplacées par des carrés de papier. A gauche premier plan, une table flanquée de deux mauvaises chaises. Une autre chaise à droite près d'un lit pliant que recouvre un rideau. Il est environ midi.

SCÈNE I

LE PÈRE LEFRANC, ROBERT

LEFRANC, *Il est assis à droite; à terre. près de lui, sont posées deux béquilles:*

Allons, Robert, tu ne vas pas, je suppose, continuer à faire une tête pareille toute la journée? Il est déjà assez pénible d'être dans la misère comme nous le sommes en ce moment sans, par dessus le marché, se regarder en chiens de faïence. Voyons mon garçon, moi qui suis vieux et infirme, je parais le moins triste des deux.

ROBERT, *debout près de la table.*

Parbleu, cela n'a rien d'étonnant. Tu peux ne pas être triste, où est ta responsabilité?

LEFRANC

Tu crois donc qu'une lourde responsabilité seule peut engendrer la tristesse? Il y a dix ans de cela, lorsque j'avais encore l'usage de mes pauvres jambes, je me trouvais tout seul, pour nourrir trois grands garçons. Toi, Robert, qui, à seize ans, entrais en apprentissage ; ton frère Pierre âgé seulement de six ans, et ce malheureux petit Jean que des parents sans âme venaient d'abandonner....

ROBERT, *avec un soupir.*

Jean! Ah! il en a eu de la chance celui-là!

LEFRANC

Tu trouves?

ROBERT

Certes.

LEFRANC

Sans famille à treize ans.

ROBERT

Recueilli par un brave père Lefranc qui l'élève comme son fils.

LEFRANC

Parce que le père Lefranc souriait devant la responsabilité, lui.

ROBERT

Oh! ça va bien. Ne reviens pas sur la conversation de tout à l'heure.

LEFRANC

Je suis bien obligé d'y revenir, c'est toi-même qui m'y ramènes.

ROBERT, *s'asseyant à gauche, rogue.*

Allons bon.

LEFRANC, *souriant tristement.*

Mauvaise tête. Voyons, pourquoi Jean a-t-il tant de chance à ton avis?

ROBERT, *brutal.*

Parce qu'il a eu tous les avantages de la famille sans en avoir les inconvénients.

LEFRANC, *se levant péniblement.*

Les inconvénients, dis-tu?

ROBERT

Bien sûr.

LEFRANC, *retombant accablé sur sa chaise.*

Oh!

ROBERT, *plus doux.*

Ah! quoi, tu ne vas pas nous faire une scène de larmes ? Naturellement j'ai dit les inconvénients... et je le répète.

LEFRANC, *d'une voix brisée.*

Tu me reproches les quelques sous...?

ROBERT

Non! ce n'est pas cela. Quand j'ai de l'argent je le donne avec facilité et sans regret. On ne peut pas me traiter d'avare, au contraire. Seulement, quand je n'en ai pas d'argent!... Ah! c'est là que je me fais du mauvais sang. A cause de la fameuse responsabilité dont je parlais il n'y a qu'un instant. Tandis que Jean...

LEFRANC

Encore Jean? Eh bien, il s'est engagé à dix-huit ans dans l'infanterie coloniale.

ROBERT

Oui. Et le voilà tranquille.

LEFRANC, *méprisant.*

Qui t'empêche d'avoir la même tranquillité?

ROBERT

Mon âge.

LEFRANC, *amer.*

Ah! je croyais que c'était moi.

ROBERT, *honteux.*

Toi aussi...

LEFRANC, *narquois.*

Et ton jeune frère de même?

ROBERT, *évasif.*

Oh! lui! A seize ans...

LEFRANC, *achevant.*

On peut se débrouiller?

ROBERT

Il me semble, du moins.

LEFRANC, *avec force.*

On peut faire semblant de se débrouiller, se figurer qu'on se débrouille, mais, par la même occasion, on peut prendre la mauvaise route.

ROBERT

A ton âge, les hommes voient tous la vie en noir.

LEFRANC

D'abord c'est faux, et ensuite, tu es bien la preuve qu'au tien, ils ne la voient pas tous en rose.

ROBERT

Moi, j'ai mes raisons...

LEFRANC, *grave*

Mon fils, il est rare que l'on soit triste sans raisons. Quelles sont les tiennes?

ROBERT

Les miennes? J'ai raté ma vocation.

LEFRANC, *étonné.*

Ta vocation? j'étais charpentier, tu es né et tu as été

élevé avec les charpentiers. Tu as appris ce métier sans manifester le désir d'en apprendre un autre ; et c'est à vingt-six ans que tu viens me parler de ta vocation?

ROBERT

J'aurais dû rester au régiment.

LEFRANC

T'en ai-je empêché?

ROBERT

Non, mais j'ai subi comme presque tous l'attrait de la liberté. J'ai crié avec les camarades : Vive la classe! Aujourd'hui...

LEFRANC

Aujourd'hui, tu te repens d'avoir agi comme tu l'as fait? Aujourd'hui tu regrettes d'être venu en aide à un frère trop jeune et à un père infirme?

ROBERT

Je ne vous viens pas en aide puisque je manque de travail.

LEFRANC

Tu peux en trouver demain, dans une heure même. Il ne faut jamais désespérer.

ROBERT

On dit ça.

LEFRANC

On le prouve. Est-ce que tu me vois en train de désespérer moi? et pourtant...

ROBERT

Je n'ai pas ta force de caractère.

LEFRANC

Si ton frère était plus grand, il te donnerait le bon exemple.

ROBERT

Qui sait?

LEFRANC

Et si Jean lui-même était là...

ROBERT, *avec fureur.*

Mais Jean n'est pas là. Jean est colonial. Il s'est levé de dessous juste à temps.

LEFRANC

N'accuse pas ce garçon de s'être dérobé à ses devoirs. Il était maladroit, n'est pas adroit qui veut. Il gagnait peu de chose. Au fond il était plutôt une charge pour moi. S'il s'est engagé, c'est pour me soulager un peu.

ROBERT

Il te doit...

LEFRANC

Rien. Ce que j'ai fait pour lui, c'est ce que ma conscience m'a ordonné de faire, rien de plus. D'ailleurs tu l'accuses injustement. Sais-tu si Jean libéré ne se dévouerait pas pour moi?

ROBERT

Il pourra le montrer sous peu. N'est-il pas libérable ce mois-ci?

LEFRANC

Précisément.

ROBERT

Eh bien ! nous verrons. Mais, pour mon compte, je suis bien tranquille, Jean fera ce que j'aurais dû faire. Il s'en tiendra à la gamelle assurée

LEFRANC, *furieux.*

Eh! va donc la chercher, ta gamelle assurée.

ROBERT

Mon régiment ne voudra plus de moi maintenant.

LEFRANC, *sarcastique.*

Qu'à cela ne tienne, il te reste toujours la légion.

ROBERT, *blanc de rage.*

Merci de m'y avoir fait penser. (*Il sort*),

LEFRANC

Robert ! (*Il se lève et fait un pas vers la porte.*) Robert! (*Retombant sur sa chaise.*) Oh! Oh! malheureux enfant que tu me fais de mal!

ROBERT, *dehors.*

C'est ça, dépêche toi. Papa est dans ses mauvais jours.

LEFRANC

C'est Pierre.

SCÈNE II

LEFRANC, PIERRE

PIERRE, *entrant.*

Est-ce vrai, papa, ce que dit Robert? (*Il va à Lefranc et l'embrasse*).

LEFRANC

Que dit-il?

PIERRE

Que tu es dans tes mauvais jours.

LEFRANC

Ah! je te jure que pour être gai, avec lui.

PIERRE, *s'asseyant à gauche.*

J'ai trotté toute la matinée. J'ai vu dix places. Malheureusement!...

LEFRANC

Rien pour toi?

PIERRE, *regardant ses modestes effets.*

On dit que je ne suis pas dans une tenue...

LEFRANC

Eh oui, je sais. Tu es bureaucrate et tu portes l'enveloppe de l'ouvrier.

PIERRE, *secouant la tête.*

De l'ouvrier que je ne puis pas être.

LEFRANC

Mon fils, ne regrette pas l'instruction que tu as acquise. Les débuts sont durs, je ne l'ignore pas, mais l'horizon peut s'éclaircir d'un jour à l'autre.

PIERRE

De son côté, Robert n'a rien trouvé?

LEFRANC

Rien. Et puis, vois-tu, il me parait avoir de drôles d'idées en tête.

PIERRE

Quelles idées?

LEFRANC

On dirait qu'il veut rengager.

PIERRE

Tu te moques?

LEFRANC

Pas du tout. Il paraissait envier tout à l'heure.... la gamelle assurée.

PIERRE

En paroles?

LEFRANC

Heu! Ces paroles peuvent devenir des actes.

PIERRE

A propos de soldats, est-ce que Jean n'est pas libérable à présent?

LEFRANC

Ce mois-ci.

PIERRE

Nous allons donc le revoir, après quatre ans passés au Tonkin?

LEFRANC

Tu veux dire loin de Paris?

PIERRE

Oui, enfin... aux colonies, quoi.

LEFRANC

Il est bien revenu en convalescence à Hyères... mais il faut de l'argent pour les permissions (*avec un soupir*) Et... hélas!

PIERRE

Depuis que tu as eu ton accident... l'argent ne nous gêne guère, hein?

LEFRANC

Il faut bien l'avouer.

PIERRE

Peut-être Jean pourra-t-il nous donner un petit coup de main?

LEFRANC

Souhaitons-le. Quoique... tu sais... en revenant du service on a généralement plus besoin d'être aidé.

PIERRE

C'est juste. (*on frappe à la porte.*)

LEFRANC

On a frappé, il me semble. (*on frappe de nouveau.*)

PIERRE, *se levant*

Oui.

LEFRANC

Va ouvrir.

PIERRE, *allant à la porte.*

Tout de suite — (*il va ouvrir, Théodore paraît en colonial*)

SCÈNE III

THÉO, LEFRANC, PIERRE.

PIERRE

Un colonial.

THÉO, *faisant le salut militaire.*

Salu... e !

LEFRANC

Bonjour militaire. Que désirez-vous?

THÉO

C'est-il ici Monsieur Lefranc?

PIERRE

Oui, Monsieur.

THÉO, *entrant.*

Merci bien.

LEFRANC, *vivement.*

Vous venez de la part de Jean?

THÉO, *rectifiant.*

Du caporal Jean.

PIERRE, *joyeux.*

Caporal!

LEFRANC

Ah! il est?...

THÉO

Caporal. Oui, Monsieur. Oh! pas depuis longtemps. Faut vous dire que chez nous l'avancement il est plutôt difficile.

PIERRE, *lui offrant une chaise.*

Asseyez-vous.

THÉO

C'est pas de refus. (*S'asseyant.*) Merci.

LEFRANC

Apportez-vous de bonnes nouvelles?

THÉO

Délicieuses, Monsieur, supérieures! D'abord la santé est tout ce qu'il y a d'excellente et ça, ça compte quand on revient de là bas.

LEFRANC

Il est de retour?

THÉO

Dame. Il est libérable demain.

PIERRE, *battant des mains.*

Demain!

LEFRANC

Mais alors.. il est ici?

THÉO

C'est précisément ce que je venais vous annoncer, mon bon Monsieur.

LEFRANC, *peiné.*

Il est ici et sa première visite n'est pas pour nous?

THÉO

C'est-à-dire que le caporal Jean qui vous aime.. comme j'aimais mon pauvre père...

LEFRANC, *les larmes aux yeux.*

Brave garçon.

THÉO

Le caporal Jean a craint qu'en arrivant comme ça tout de go... ça vous fasse trop d'effet.

PIERRE

Il a eu raison.

THÉO, *convaincu*

Il a toujours raison.

LEFRANC

Mais enfin, il n'est pas loin, il va venir ?

THÉO

Il st quelque part où il attend que je l'avertisse que vous êtes averti.

LEFRANC

Courez alors.

THÉO, *toujours assis.*

Oh! je cours, Monsieur, je cours.

PIERRE

Assis?

THÉO

C'est que.. il y a un .. seulement.

LEFRANC

Dites,

THÉO, *montrant Pierre.*

Ce jeune homme, c'est sans doute le petit Pierre?

PIERRE, *souriant.*

Lui-même.

THÉO, *le considérant.*

Il a l'air de bien se porter.

PIERRE

Très bien.

THÉO

Bon. (*A Lefranc.*) Vous.. Monsieur... vous êtes... malade?

LEFRANC, *triste.*

Oui.

THÉO

Mais ça, Jean (*se reprenant.*) Le caporal Jean le savait

LEFRANC

Oui, par mes lettres.

THÉO

Et Robert? Parce qu'il faut vous dire que moi, je suis le confident de Jean. Je connais toute la famille. Alors... et Robert?

LEFRANC

Robert...

THÉO

Il va bien?

PIERRE

Oui.

THÉO, *se levant.*

Ah! bon. J'ai eu peur. C'est que si des fois.. depuis votre dernière lettre, il serait arrivé un malheur... j'aurais voulu que le caporal, il le sache avant de rentrer ici, pour pas que ça lui donne un coup.

LEFRANC

Ne craignez rien. Dites lui qu'il peut venir et que le plus tôt sera le meilleur.

THÉO

Oh! maintenant que je suis fixé, je ne vois plus d'inconvénient à aller le chercher. (*Sortant.*) A tout à l'heure, papa Lefranc. A tout à l'heure, Pierre. Tu ne veux pas que je t'appelle Monsieur?

PIERRE, *riant.*

Oh! non.

THÉO

Vous voulez bien que je te tutoie ?

PIERRE

Ne vous gênez pas.

THÉO

C'est ce que je fais. Cinq minutes et nous sommes de retour.

LEFRANC

C'est cela (*Théo sort*).

SCÈNE IV

LEFRANC, PIERRE

PIERRE

Il a l'air bien gentil ce soldat.

LEFRANC

Il paraît surtout bien aimer mon petit Jean.

PIERRE, *rectifiant.*

Le caporal Jean, pardon, pardon, il faut dire le caporal Jean.

LEFRANC, *gaiement.*

Soit: Le caporal Jean.

PIERRE

Tu seras bien content de le revoir notre caporal?

LEFRANC

Songe donc. Pendant cinq ans il a été votre frère, je puis bien le considérer comme un troisième fils?

PIERRE

Oh! je n'en suis pas jaloux. Pour que tu l'aimes, ainsi, il faut qu'il le mérite.

LEFRANC, *pensif.*

Oui. Oui. Il le mérite.

PIERRE

Tu as l'air triste en disant cela.

LEFRANC

Triste... presque. Pensif surtout.

PIERRE

A quoi penses-tu?

LEFRANC

A ton frère.

PIERRE

Robert n'est pas gentil?

LEFRANC

Il m'a causé tout à l'heure beaucoup de peine.

PIERRE

A quel sujet?

LEFRANC

Est-il bien nécessaire que je te le dise?

PIERRE

Oh! si tu me fais des cachotteries.

LEFRANC

Il est des ennuis que tu es encore bien jeune pour partager, mon petit.

PIERRE

A seize ans, on n'est plus un enfant.

LEFRANC

Ton frère trouve que nous lui sommes une lourde charge. Il trouve trop grande sa responsabilité.

PIERRE

T'aider, n'est donc pas son devoir?

LEFRANC

Sans doute, mais ce devoir lui paraît pénible à remplir et il voudrait...

PIERRE

Nous quitter?

LEFRANC, *dans un souffle.*

Oui.

PIERRE

A l'instant où nous sommes si malheureux? Toi, infirme, moi, sans travail et d'ailleurs incapable de te nourrir seul.

LEFRANC

C'est ce qui m'a paru ressortir de la conversation que nous avons tenue quelques instants avant ton arrivée.

PIERRE

Oh ! père, tu te trompes. Ce n'est pas possible.

LEFRANC

Hélas ! pour les mauvaises actions comme pour les bonnes, le mot impossible n'est pas français.

PIERRE, *avec conviction.*

Je ne le crois pas.

LEFRANC

Puisses-tu garder longtemps encore ces belles illusions, mon cher petit.

PIERRE, *écoutant.*

Il me semble que l'on monte l'escalier. C'est peut-être lui ? On s'arrête devant la porte. C'est Robert ou Jean. (*La porte s'ouvre, Robert paraît.*) C'est Robert !

SCÈNE V

LES MÊMES, ROBERT

ROBERT, *sombre.*

Oui, c'est Robert. (*Il va s'asseoir auprès de la table*).

PIERRE

Oh ! comme tu dis cela.

ROBERT

Comment veux-tu que je le dise ? En riant ?

PIERRE

Allons, tu n'es pas gai aujourd'hui.

ROBERT

Il y a bien de quoi.

PIERRE

Je n'ai rien trouvé ce matin.

ROBERT

Ah !

PIERRE

Mais je vais me remettre en chasse dans un moment et j'espère être plus heureux.

ROBERT

Je te le souhaite.

PIERRE

Toi, tu n'as rien de nouveau à nous annoncer ?

ROBERT

Si.

PIERRE

Ah ! quoi ?

ROBERT, *sans lever la tête.*

Je pars dans quatre jours.

LEFRANC

Tu dis?

ROBERT

Je dis que je pars dans quatre jours.

LEFRANC, *d'une voix rauque.*

Tu te moques de moi? (*La porte s'ouvre. Jean paraît en colonial, suivi de Théo*).

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN, THÉODORE

ROBERT, *sans voir Jean,*

Non. Dans quatre jours, je pars pour rejoindre mon corps, le 1er étranger, à Saïda. (*Mouvement de stupeur de Jean*).

LEFRANC, *sans voir Jean.*

Tu as signé ton rengagement?

ROBERT

Oui. Pour cinq ans. A l'instant même.

LEFRANC

Misérable!

JEAN, *d'une voix tonnante.*

Tu as fait ça ?

LEFRANC, *lui tendant les bras.*

Jean ! (*Jean court l'embrasser*).

PIERRE ET ROBERT, *ensemble.*

Jean.

JEAN

Viens m'embrasser mon petit Pierre. (*Pierre court à lui.*) Quant à toi, Robert, toi que jusqu'ici j'avais regardé comme un frère aîné, je ne te demande même pas de me donner la main.

ROBERT, *pâle de colère.*

Et pourquoi ?

JEAN, *avec mépris.*

Je ne voudrais pas serrer la main d'un déserteur.

TOUS

Déserteur !

ROBERT

Que dis-tu là ? Tu sais bien que je n'ai jamais déserté ?

JEAN

Et que fais-tu maintenant ?

ROBERT

Je reprends du service.

JEAN

Oui, mais en désertant la maison. Tu crois donc qu'un homme ne doit faire son devoir qu'alors qu'il porte l'uniforme ? C'est donc la crainte seule du Conseil de guerre qui t'empêchait de déserter quand tu étais soldat et que le service te semblait un peu pénible ? La vie est une lutte de chaque minute. Le destin vous a réunis trois pour livrer bataille ; ton père, ton frère et toi. Tu les abandonnes en pleine mêlée, tu désertes devant l'ennemi, voilà tout ce que je vois.

LEFRANC

Laisse-le.

ROBERT

Tu es injuste. Je cherche du travail et je n'en trouve pas, c'est ce qui m'affole... je me sens accablé...

THÉO

Alors, vous rengagez pour vous mettre à l'abri ?

ROBERT

Je ne commets pas une mauvaise action. Je vais servir la patrie, défendre le drapeau.

JEAN

Ce n'est pas vrai. Tu vas chercher la tranquillité du lendemain et par dessus le marché tu veux faire de la gloriole. La patrie ne te demande rien en ce moment. Le drapeau tu l'as abandonné pendant trois ans, tu nous laissais alors le soin de le défendre et tu ne t'occupais pas de savoir s'il était bien défendu. Tu as fait

tes deux ans, tu as payé ta dette. Bon. Maintenant tu es réserviste, reste réserviste, c'est ici que la France a besoin de toi. Il faut de tout pour faire une nation. Travaille pendant que les troupiers de l'active montent la garde pour assurer ta sécurité.

ROBERT

Si c'est ma vocation d'être soldat.

JEAN

Elle te prend trop tard. Tu ne l'as pas eu à l'instant où on eut pu la prendre au sérieux, tu l'as maintenant qu'elle ressemble à une fuite. Tu l'as comme ceux qui n'ont envie de voir l'Océan que le jour où on leur commande de marcher sur le Rhin. Il en est qui rengagent parce qu'ils sont soldats dans l'âme. Toi, tu rengages parce que tu es un lâche.

LEFRANC

Jean !

ROBERT

Tu n'as pas le droit de dire cela, Jean. Je vais servir loyalement.

JEAN

Jamais de la vie ! Tu seras le mauvais traînard qui se cache derrière ses camarades.

ROBERT

Allons donc, je saurai jouer ma peau tout comme un autre.

JEAN

Prouve-le ici ! Tu n'as pas besoin d'aller si loin pour prouver que tu es un homme. Sacrifie-toi pour les tiens et je serai le premier à te faire des excuses.

THÉO

Enfin, tout le monde ne va pas finir ses jours dans la légion ?

LEFRANC, *indulgent*.

Il manque de force de caractère.

JEAN

Cherchez-lui des circonstances atténuantes, vous êtes son père, c'est naturel. Pour mon compte, je suis fixé. Le premier voisin avec lequel j'ai causé m'a mis au courant. Vous êtes malheureux, je le sais. Est-ce le moment à choisir pour vous abandonner ?

PIERRE, *bas*.

Jean a raison.

ROBERT

Mais puisque je ne peux rien pour eux ?

JEAN

Tant pis, tu dois mourir avec eux.

THÉO, *à Robert*.

Enfin, est-ce que vous pourriez avaler votre gamelle en pensant que votre vieux papa et votre jeune frère n'ont pas de quoi manger ? Vous pourriez ? Eh bien je ne sais pas si c'est de la veine d'être comme ça, mais je suis bien heureux d'être autrement.

ROBERT, *railleur.*

Monsieur est un héros?

THÉO

Oh! non, non, je ne me permettrai pas de dire ça. Mais, sans être un héros, j'ai un cœur et, malgré tout, il y a des moments où je suis bien obligé de m'en apercevoir. Que voulez-vous mon cher Robert, on ne se refait pas.

ROBERT, *rageur.*

Admettons que je suis moi, un sans cœur, et maintenant qu'on me laisse tranquille.

PIERRE, *à Jean.*

Triste retour que le tien, dis, Jean?

JEAN, *songeur.*

Oui, triste en effet, bien triste.

THÉO, *à Lefranc.*

Mais, mon brave Monsieur, je me demande ce qu'il va faire là-bas. Il y a dans la légion des lascars qui n'ont pas froid aux yeux, ils n'ont guère besoin d'un coco de cette espèce.

LEFRANC, *se levant péniblement. — A Robert.*

Ainsi, c'est bien entendu, c'est irrévocable, c'est définitif, tu pars?

ROBERT, *d'une voix sourde.*

Oui.

LEFRANC

Dans la légion ?

ROBERT

Je te l'ai déjà dit. Je repars pour cinq ans, j'ai signé mon rengagement tout à l'heure.

LEFRANC, *avec effort.*

C'est bien. *(Il retombe lourdement sur sa chaise et pleure en silence).*

PIERRE, *à Robert, des larmes dans la voix.*

Tu sais combien nous comptions sur toi ?

ROBERT, *amer, montrant Jean.*

Vous avez un nouveau soutien.

JEAN, *lentement.*

Il va me falloir chercher un emploi. (*Navré.*) Je n'ai plus rien à me mettre.

ROBERT, *narquois.*

Tu lutteras, tu aimes à lutter.

THÉO, *avec colère.*

Je ne sais pas s'il aime à lutter, moi j'aime à boxer et je vous jure que je me retiens à quatre pour pas m'offrir une petite séance.

JEAN, *relevant la tête.*

Oui je lutterais si cela était possible. Malheureusement le mal est trop grand et je ne puis le réparer assez vite. Si j'étais libéré depuis quinze jours, mon

père et mon frère ne demeureraient pas sans manger à l'heure de midi. Mais moi je porte encore l'uniforme et avant que j'aie eu le temps de me retourner, ils seront peut-être sans asile comme ils sont déjà sans pain.

PIERRE, *courageusement.*

Je vais bien chercher, je ferai n'importe quelle besogne, mais je nourrirai papa.

JEAN, *très calme.*

J'ai le remède.

PIERRE

A quoi ?

JEAN

A votre malheur présent. (*Fièrement à Robert.*) Pas plus tard qu'aujourd'hui je saurai réparer tes fautes, je saurai arracher papa et Pierre à l'état misérable où tu les as laissés tomber.

THÉO

Tu sais où trouver de l'ouvrage ?

JEAN

Non. Je repars.

LEFRANC, *dans un cri.*

Où ?

JEAN, *tristement.*

Aux colonies.

THÉO

Tu es libérable demain.

JEAN

Je rengage.

ROBERT, *surpris.*

Toi ?

LEFRANC

Quoi ? Tu m'abandonnes aussi ?

JEAN, *avec douceur.*

Non ! mon bon père Lefranc. Mais j'ai contracté envers vous une dette. En rengageant je la paie et je paie aussi... (*montrant Robert*) sa rançon.

ROBERT, *sans comprendre.*

Ma rançon ?

JEAN

Oui, ta rançon. Alors que toi, dans la légion, tu reprends du service sans avantages, moi, au contraire je reçois une prime en demeurant au régiment. Cette prime sera pour celui qui m'a recueilli tout petit et pour celui que j'aime comme un frère.

TOUS

Oh !

JEAN

Pendant que, sûr du lendemain, tu traîneras tes guêtres à la suite des colonnes, la France, par la main du marsouin, sauvera tes parents.

LEFRANC, *tendant les bras à Jean.*

Mon fils. (*Jean se précipite dans les bras de Lefranc*).

THÉO, *avec émotion, à Jean.*

Écoute, Jean ! Je ne suis pas l'homme du sacrifice ; mais si jamais je dois me dévouer pour quelqu'un, ça sera pour toi. tu en vaux la peine. (*Pierre à son tour embrasse Jean. — Robert tourne le dos à cette scène, Théo le regarde avec mépris. — La toile tombe.*

DEUXIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une paillotte. Sur le sol des nattes. Porte basse au fond. Pan coupé gauche, une sorte de fenêtre non vitrée. La nuit.

Un sergent est assis sur un pliant, autour de lui Otto, Ivan et un légionnaire sont accroupis et bavardent tout en fumant.

SCÈNE I

UN SERGENT, IVAN, OTTO, UN LÉGIONNAIRE

LE SERGENT, *qui parle avec un fort accent parisien.*

Vous allez en parler encor longtemps de ce mirador ?

OTTO, *accent alsacien.*

Je vous jure, sergent, que je n'ai jamais eu la frousse.

LE SERGENT, *sévère*

Dans la légion étrangère, personne n'a la frousse.

OTTO

C'est une affaire entendue, sergent, ça prouve que j'ai bien fait d'y venir dans la légion étrangère. Donc, je le répète, je n'ai jamais eu la frousse ; mais, malgré moi, quand je me vois perché tout seul là-haut, sur cette espèce de cage à poules, je ne me sens pas rassuré.

IVAN, *froid comme la glace.*

Pourquoi ? Parce qu'un homme y a été tué ? En voilà des histoires. Un mirador est un mirador. J'y monterai, quand on voudra et j'y passerai la nuit s'il le faut.

LE SERGENT

Vous savez pourtant ce qu'on y risque maintenant sur le mirador.

OTTO

Moi, je sais que lorsqu'on y est, on voit de très loin, mais qu'on est vu de très loin aussi.

LE SERGENT

Et par des gens qui tirent sans prévenir.

IVAN

Moi aussi je sais cela, mais vous l'avez dit tout à l'heure, sergent, personne n'a la frousse dans la légion étrangère, je ne vois pas pourquoi je l'aurais, moi qui suis légionnaire comme les autres.

LE SERGENT

Mon Dieu, moi je vous avoue que nous sommes dans une situatiou qui n'a rien d'enchanteur. Je ne claque pas des dents, c'est connu. Je suis très fier d'occuper un poste d'honneur, ça ne fait pas l'ombre d'un doute... mais, au fond, je me sens inquiet.

IVAN

Pas pour nous, je suppose ?

LE SERGENT, *rogue.*

Pourquoi ? Pas pour vous ? Parce que vous êtes Russe, Otto Alsacien et Sanchez Espagnol ? Je ne crains pas de l'avouer, je tiens à vous comme si vous étiez de chez moi.

OTTO

Vous êtes ?...

LE SERGENT

Anglais.

OTTO, *estomaqué.*

Ah ! bien.

LE SERGENT

Oui, je tiens à vous comme si vous étiez de chez moi et quand je pense que pendant deux heures vous allez être exposés aux coups des pirates sur ce damné mirador... Si encore je pouvais poser des sentinelles doubles... mais comment ?

IVAN

Le fait est que nous sommes juste six en comptant le factionnaire et Robert. (*Robert paraît au fond*).

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBERT

LE SERGENT

A propos, où est-il passé ce Robert ?

IVAN, *froidement.*

Il s'est peut-être fait manger par le tigre.

ROBERT, *s'avançant.*

Robert ? présent !

OTTO

Ah ! tu étais là ?

ROBERT

Je suis arrivé à temps pour entendre prononcer mon nom et j'ai répondu.

LE SERGENT, *riant.*

Vous étiez allé faire un tour dans la rizière ?

ROBERT

Je reviens du mirador.

LE SERGENT

Du mirador ? En voilà une idée, ça n'était pas encore votre tour de faction ?

ROBERT

J'ai voulu tenir un instant compagnie à celui qui monte la garde... et puis... j'ai rêvé, à l'endroit où est tombé notre infortuné camarade.

IVAN, *lugubre.*

Et où nous tomberons tous, les uns après les autres.

OTTO

Il est gentil, lui ; quand on l'écoute, on reprend tout de suite confiance.

LE SERGENT

Tu n'as qu'à ne pas l'écouter, Otto. Après-demain... demain, peut-être, nous aurons du renfort. D'ailleurs vous, Robert, n'êtes-vous pas libérable ?

ROBERT

Oui, demain matin.

LE SERGENT

Il faudra donc bien qu'on vous évacue sur la ville, pour vous rapatrier.

ROBERT, *avec émotion.*

Me rapatrier. (*Il tombe dans une profonde rêverie*).

IVAN

Bah ! pour les hommes, comme nous, c'est peu intéressant, (*à Robert*) n'est-ce pas ?

OTTO, *à Ivan*

Parle pour toi. L'ami Robert est peut-être enchanté denous quitter.

LE SERGENT

Que cela soit ou non, ce soir pour la dernière fois il prendra la faction sur le mirador.

IVAN, *de plus en plus lugubre.*

A l'heure où les balles arrivent.

LE SERGENT

Ce qu'il est embêtant, celui-là, avec ses façons de parler toujours funèbres. (*A Ivan.*) Vous deviez être croque-mort, vous, dans le civil ?

IVAN

Non.

OTTO

Qu'est-ce que tu étais alors?

IVAN

Médecin.

LE SERGENT

C'est la même chose.

ROBERT, *relevant la tête.*

Puisqu'il faut prendre la faction, on la prendra. (*Cri au dehors :* Halte là !).

LE SERGENT, *prêtant l'oreille.*

Du nouveau.

(*Cri au dehors :* Halte-là ou je fais feu).

LE SERGENT, *se levant.*

Debout ! (*Tous se dressent et empoignent les fusils*). (*Une voix au dehors :* Ami ! France ! Marsouins !)

ROBERT

Marsouins ! Du renfort sans doute !

LE SERGENT

Ouste ! la petite famille, allons recevoir dignement notre renfort. (*Mouvement vers la porte. Théodore paraît*).

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉODORE, puis JEAN

THÉO, *poudreux, défait.*

Si c'est nous autres que vous appelez du renfort, il faut avouer, mes braves gens, que vous n'êtes pas précisément difficiles.

LE SERGENT

Enfin, quand le diable y serait, tu ne tombes pas de la lune ? Tu n'es pas venu tout seul, la nuit, à travers la brousse ?

THÉO, *entrant.*

Je ne suis pas venu tout seul, c'est vrai, mais j'arrive peu accompagné.

JEAN, *entre. Il est dans le même état que Théo.*

Nous descendions de notre poste, on était cinq...

LE SERGENT

Où sont les autres ?

THÉO

Allez le demander aux pirates.

OTTO

Vous avez été attaqués ?

THÉO

Il y a des chances.

LE SERGENT, *sévère.*

Et vous avez fui, abandonnant vos camarades ?

THÉO, *cramoisi.*

Dîtes donc, sergent, on ne vous insulte pas.

(*Robert considère Jean avec attention*).

JEAN, *au sergent.*

Quand les agresseurs se sont retirés, nous restions seuls intacts. Un de mes hommes respirait encore ; nous l'avons emmené avec nous. (*Tombant épuisé sur les nattes*). Il n'avait pas fait cent mètres que tout était fini.

ROBERT, *à part, regardant Jean.*

Mais, c'est lui.

LE SERGENT, *avec rage.*

Ah çà ! on ne finira pas par les avoir au bout du fusil, ces bandits là ?

IVAN, *funèbre.*

Oh ! peut-être plus tôt et plus longtemps que nous le voudrons.

OTTO

Pour mon compte, j'en descendrai bien une demi-douzaine avec plaisir.

THÉO, *s'asseyant sur les nattes.*

Pendant que tu y étais mon camarade, tu pouvais y aller de la douzaine, ça ne t'aurait pas coûté plus cher. (*Au sergent.*) Sauf excuse, sergent, je crève de soif... (*A Jean*) et toi aussi, hein, caporal ? (*Ivan remplit un quart de thé*).

JEAN

J'avoue...

IVAN, *leur offrant le quart de thé.*

Tenez, les marsouins, prenez toujours ça en attendant. Ça n'a rien de bien fameux, mais...

OTTO

Faute de merles.

THÉO, *prend le quart et le donne à Jean.*

On boit des grives ?

JEAN

Merci. (*Il boit et redonne le quart à Théo en disant :*) Je suis à demi-mort de fatigue.

IVAN

Oh ! ce soir vous pourriez bien être mort tout à fait.

THÉO, *lui rendant le quart vide.*

Merci. Ça, au moins, c'est gentil. Vous avez dû être diseur de bonne aventure, hein ?

IVAN

Non. J'étais médecin.

LE SERGENT

C'est la même chose.
(*Robert assis à l'écart contemple Jean*).

IVAN

Je ne sais pas si c'est vraiment la même chose, mais, je vous le dis comme je le pense : J'ai la ferme conviction que, ce soir nous aurons encore un camarade de démoli sur le mirador.

JEAN

Sur le mirador où était le factionnaire qui nous a crié : Halte-là ?

OTTO

Oui.

LE SERGENT

A propos, si on allait dire deux mots à celui qui s'embête là-haut en ce moment ? Il doit se demander ce que viennent faire ici ces deux marsouins qui arrivent de but en blanc.

THÉO, *se levant.*

C'est ça, sergent. Allons lui annoncer que c'est des hommes de la classe.

IVAN

Ah ! vous êtes de la classe.

THÉO

Moi, je compte 223 demain au jus.

JEAN

Moi, j'ai fini dans trois jours.

LE SERGENT, *à Théo*

Neuf ans de service et pas de galons?

THÉO

Je m'étais pas engagé pour faire ma carrière.

OTTO

Ils sont trop verts?

THÉO

Imbécile. J'ai, comme tout soldat français qui se respecte, un bâton de maréchal dans ma giberne, ça me suffit largement.

LE SERGENT, *à Jean.*

Dix ans de services! vous allez en reprendre pour cinq ans, je pense? Hein? La retraite?

JEAN

Peut-être.

THÉO

C'est pas tout ça. On y va rendre cette visite au factionnaire, oui ou non?

LE SERGENT

En avant. (*Tous sortent à l'exception de Jean et de Robert*).

SCÈNE IV

JEAN, RORERT

(Jean se lève et remonte à la porte du fond).

ROBERT

Caporal!

JEAN, *surpris.*

Qui parle?

ROBERT

Moi.

JEAN, *le dévisageant.*

Robert! Oh! (*Un temps.*) Que me veux-tu?

ROBERT, *très ému.*

Je voudrais... avoir... un petit entretien avec vous.

JEAN

Oh! tu peux me tutoyer, va... comme avant, ça ne me gêne pas.

ROBERT

Merci. Tu veux bien m'écouter?

JEAN

Oui. Vas-y.

ROBERT, *avec effort.*

Pendant tes cinq dernières années de service, tu es retourné en France, toi ?

JEAN

Oui.

ROBERT

A Paris ?

JEAN, *après une hésitation.*

A Paris.

ROBERT, *soupirant.*

Moi je n'ai pas osé. Et puis... je n'avais pas d'argent... Alors...

JEAN

Tu voudrais savoir ?

ROBERT, *les larmes aux yeux.*

Oui oui, je voudrais savoir. Maintenant que j'ai fini, que de nouveau je me trouve en face de l'existence, je voudrais savoir si ça vaut bien la peine que je retourne là-bas.

JEAN

Ça vaut toujours la peine de se repentir et de réparer ses torts dans la mesure du possible. Je pense que pendant ton dernier congé tu auras eu le temps de réfléchir ? A présent, tu n'as plus besoin que je t'injurie ou que je te conseille ?

ROBERT, *humblement.*

Tu peux me conseiller toujours, je sais par expérience, que tes conseils sont bons.

JEAN, *avec joie.*

Tu as enfin compris ton véritable devoir? Tu as enfin compris que si les blessures que l'on porte au front sont celles qui font le plus d'effet, elles ne sont pas toujours les plus glorieuses? Tu as enfin compris que si nous nous armons pour défendre nos familles, nous devons aussi travailler pour les nourrir, car la misère est aussi dangereuse que les obus allemands?

ROBERT

Oui, j'ai compris tout cela, et de même j'ai pu me rendre compte qu'on ne saurait être un bon soldat quand on n'a pas la conscience nette. Je ne voudrais pas mourir sans avoir obtenu le pardon de mon vieux père, sans avoir embrassé notre frère.

JEAN, *ému.*

Tu dois être libérable en même temps que moi?

ROBERT

Demain.

JEAN

Que vas tu faire?

ROBERT

Rentrer en France et me mettre au travail courageusement cette fois.

JEAN

Et puis ?

ROBERT

Rechercher mon père et... comme j'aurais trop honte de lui parler, l'aider en cachette.

JEAN

Tu le devras, d'autant plus que Pierre part au régiment cette année.

ROBERT, *pensif.*

C'est vrai. Comme le temps passe.

JEAN, *doucement.*

Tu n'as jamais reçu de nouvelles de la maison?

ROBERT

Jamais.

JEAN

Ils sont tirés d'affaire, mais le départ de Pierre remet tout en question.

ROBERT, *avec élan.*

Puisque je serai là, moi ! Puisque nous serons là, tous deux !

JEAN, *tirant une lettre de sa poitrine.*

Enfin je te retrouve. Tiens, lis cette lettre.

ROBERT, *la prenant.*

Pour moi ?

JEAN

Non. Elle m'est adressée, mais comme tu pourras t'en rendre compte, on y parle beaucoup de toi.

ROBERT, *embrassant la lettre avec transport.*

Ah! Merci Jean! Merci! (*Il lit*).

SCÈNE V

LES MÊMES, THÉODORE, LE SERGENT, IVAN, OTTO, UN LÉGIONNAIRE.

THÉO

Je vous crois qu'on ne doit pas s'amuser pendant la nuit là haut dessus. Surtout quand on sait que les hommes de notre brave ami, le De-Tham, peuvent rôder autour de vous.

JEAN, *à Robert, bas*

Maintenant, tu es pardonné d'avance.

ROBERT, *bas,*

Pardonné!

THÉO, *voyant Robert.*

Tiens, mais, cette figure...

JEAN, *serrant la main de Robert dit à Théo.*

Que cela te suffise.

THÉO, *abasourdi.*

Ah! par exemple !

LE SERGENT, *à Théo.*

Tu es peureux?

THÉO

Ça dépend.

(Jean et Robert s'assoient dans un coin à l'écart).

OTTO

Qu'est-ce que cela veut dire : Ça dépend?

THÉO

Ben, ça veut dire que... à des moments, je suis peureux... et qu'à d'autres moments...

IVAN

Tu ne l'es pas.

THÉO

Voilà. Ainsi tenez, quand j'entends le premier coup de feu ennemi, je...

LE SERGENT

Qu'est-ce que tu fais?

THÉO

J'ose pas vous le dire.

TOUS, *éclatant de rire.*

Oh! oh! oh!

OTTO

Il l'avoue.

THÉO

Bon. Si je suis le seul à l'avouer, je ne suis peut-être pas le seul à le faire.

IVAN

Tu ne nous as parlé jusqu'à maintenant que du premier coup de feu.

THÉO

C'est juste. Au deuxième..,

OTTO

Tu continues ce que tu as commencé au premier?

THÉO

Non.

LE SERGENT

Alors?

THÉO, *empathique.*

Je sens la peau de mon échine qui frissonne comme la surface de la mer azurée lorsque souffle la brise du large.

LE SERGENT

Oh! le poète! Et au troisième ?

OTTO

Tu te défiles en quatrième vitesse?

THÉO

Oh! qu'il me crispe, cet emplâtre. (*Criant.*) Non, je ne me défile pas en quatrième vitesse! Au contraire il me vient une telle envie d'allonger une bonne trempe à ceux qui me canardent... que, si on ne me retient pas...

LE SERGENT, *riant.*

Tu leur sers à toi tout seul une charge à la baïonnette?

JEAN, *se levant.*

C'est qu'il en est bien capable, l'animal.

THÉO, *tout fier.*

Ah! vous voyez?

JEAN

Il est long à s'y mettre, mais une fois que ça y est.

IVAN

Ça devient effrayant?

JEAN

Hé! Hé! ne raillez pas. Tenez, je ne sais trop s'il monterait sur le mirador sans trembler comme la feuille, mais je suis bien certain qu'une fois là-haut...

OTTO, *imitant Théo.*

Oui. Au premier coup de feu...

THÉO, *furieux.*

Toi, ça fait déjà trois fois que tu me tires dessus. J'en suis à l'envie de t'allonger la bonne trempe.

OTTO

Ne te gêne pas.

(Ils vont en venir aux mains).

LE SERGENT, *avec autorité.*

En voilà assez, hein? Je vous sonne l'extinction des feux. Silence!

(Les deux hommes se séparent en grommelant).

JEAN, *à Théo.*

Allons du calme, du calme.

IVAN, *à Otto.*

Otto, tu manques de sang-froid et tu ennuies tout le monde. Tu devais être raseur dans le civil?

OTTO, *naïvement.*

Non. Je jouais du cor de chasse.

LE SERGENT

C'est la même chose.

JEAN, *à Robert.*

Bonne nuit. A demain.

ROBERT

A demain.

(Jean va s'étendre à gauche, près de Théodore).

LE SERGENT, *s'étendant à droite.*

Que toute la famille se couche et fasse son possible pour dormir. Des fois qu'on nous sonnerait un réveil

en fanfare dans un moment, comme cela peut nous arriver, autant vaut être dispos pour faire le coup de feu proprement.

IVAN, *se couchant à terre.*

Bien parlé.

THÉO, *couché sur la natte.*

Quand est-ce qu'on aura un plumard? J'en ai assez de coucher par terre.

IVAN

Sybarite.

THÉO, *se soulevant à demi.*

Ah! le premier qui me dit encore des gros mots je lui saute dessus à pieds joints.

LE SERGENT, *appelant.*

Robert!

ROBERT, *s'installant près de lui.*

Sergent?

LE SERGENT

C'est vous qui prenez la faction suivante?

ROBERT

Oui, sergent.

JEAN, *bas à Théo.*

Lui? mais il ne faut pas.

THÉO, *de même à Jean.*

Pourquoi?

JEAN

Je te le dirai tout à l'heure. (*Il feint de s'endormir*).

LE SERGENT, *à Robert*

Pour votre dernière nuit de service.

ROBERT

Sergent, dès l'instant qu'on risque quelque chose, je ne permettrai pas qu'un de mes braves camarades prenne ma place.

LE SERGENT

Très bien. Reposez vous un instant.

ROBERT, *s'étendant.*

C'est ça.

LE SERGENT

Et, comme d'habitude pas vrai? Inutile de me réveiller s'il n'y a rien d'anormal.

ROBERT

Entendu.

LE SERGENT

Le copain descendra du perchoir quand il aura fini sa faction et vous irez le remplacer sans perdre de temps, hein?

ROBERT

Oui, sergent.

LE SERGENT

Ici la consigne se transmet toute seule, le mot de passe c'est : Ferme! et le mot de ralliement : Flûte!

ROBERT

Compris. (*A mi-voix.*) Jean!

LE SERGENT, *d'une voix qui s'affaiblit.*

A qui en avez-vous?

ROBERT

Au caporal des marsouins.

LE SERGENT

Vous le connaissez particulièrement?

ROBERT

Oui, sergent.

LE SERGENT

Il dort, le pauvre garçon. (*Il bàille.*) Je comprends ça... après une marche forcée et un combat. (*Il bâille de nouveau.*) Essayons de faire comme eux. (*d'une voix alanguie.*) Cric!

ROBERT

Crac! (*il s'endort*).

LE SERGENT, *avec difficulté.*

Du schnick dans ton sac, un castor dans mon hamac. (*Un silence, puis Théodore se soulève sur un coude*).

THÉO, *très bas.*

Jean.

JEAN, *de même.*

Oui.

THÉO

Tu devais pas m'expliquer quelque chose?

JEAN

As-tu bien sommeil?

THÉO

Pas mal.

JEAN

Il faudrait pourtant demeurer éveillé jusqu'au changement de factionnaire

THÉO

J'essaierai.

JEAN

Tu comprends, c'est pour le cas où je m'endormirais.

THÉO

Eh ben, en voilà une affaire. Si tu dors, tu dormiras, c'est ton droit, je suppose? avec ce qu'on s'est payé aujourd'hui...

JEAN

Si je dors, dès que le factionnaire viendra pour appeler son remplaçant, tu iras au devant de lui et tu lui diras que c'est moi.

THÉO, *ébahi.*

Toi?

JEAN

Oui, moi.

THÉO

Tu perds la boule?

JEAN

Je t'assure que non.

THÉO

Mais à l'instant même, le sergent vient de dire que c'était le tour de Robert.

JEAN

Je te l'ai déjà dit, je ne veux pas que Robert prenne la faction.

THÉO

Pourquoi?

JEAN

Parce qu'il peut y laisser sa peau : que cela ne doit pas être et qu'il ne faut pas que cela soit.

THÉO

Il peut y laisser sa peau? Il vaut donc mieux que tu y laisses la tienne?

JEAN

Oui.

THÉO

Oui? C'est toi qui me le dis? Eh ben mon petit bonhomme, voilà une combinaison dans laquelle je ne me sens pas du tout disposé à marcher.

JEAN

Toi, mon fidèle Théodore? Tu refuses de faire ce que je te demande?

THÉO

Ton fidèle Théodore! Ton fidèle Théodore, il refuse tellement peu, que c'est même pas la peine qu'on en parle, mon cher caporal.

JEAN

Songe donc...

THÉO

C'est tout songé. Envoyer mon seul ami au devant d'un mauvais coup, et encore rester éveillé pour faire ce joli tour de force, éreinté comme je le suis. Ah! non alors!

JEAN

Mais Robert...

THÉO

Ton Robert, il me laisse froid. Qu'il casse sa pipe si le cœur lui en dit, je m'en bats l'œil avec une patte de canard. Toi, c'est pas du tout la même chose. Et là-dessus, prière de ne pas insister. Bonsoir. (*Il se recouche*.

JEAN

Mon vieux, je te jure que si j'insiste c'est que je le dois. Tu sais bien que cet homme, ce Robert, est en quelque sorte mon frère?

THÉO

Je sais qu'il s'est conduit comme un pignouf.

JEAN

Maintenant, il avoue ses torts, il se repent, il veut se faire pardonner.

THÉO

Ça ne me regarde pas.

JEAN

Il faut que je le sauve à tout prix, pour le bonheur de celui qui m'a élevé.

THÉO

Tu crois?

JEAN

Oui, le père veut embrasser son enfant.

THÉO, *radouci.*

Qu'il le pardonne et que tous les deux s'embrassent, tout ça c'est très bien et je n'y vois pas le plus petit inconvénient. Mais, quand tu me parles de grimper à la place de ce garçon, sur un mirador où les hommes tombent comme des mouches, ça, mon petit, c'est une autre paire de manches.

JEAN

Je ne veux pas qu'il coure le risque de mourir. Promets-moi de faire ce que je t'ai demandé. Je tiens à me dévouer jusqu'au bout pour le bon vieillard que j'aime plus que tout.

THÉO, *ému.*

C'est entendu là. C'est convenu. Roupille tranquille. Je te réveillerai.

JEAN

Merci *(il se recouche)*

THÉO

Je te réveillerai. Te fais pas de mauvais sang. Seulement il y a une chose que je te reproche, tu te sacrifies pour tout le monde et tu fais même pas attention à moi. Je compte pas alors? Moi qui me ferais crever la paillasse comme rien, si je savais que ça te fasse plaisir, je compte pas? Dis-le que je compte pas! Pour voir, Jean, dis-le! Je te fais avaler mon fusil par la crosse.

IVAN, *rêvant tout haut*

Passez-moi le chloroforme.

THÉO

Ça y est! voilà le médecin qui rêve. Il rêve sans doute qu'il opère un appendicite. C'est un beau rêve pour un médecin. Pas vrai, Jean? (*Silence.*) Hé, Jean! tu ne rigoles pas? *(Silence.)* Mais... il dort? Oui... il dort. (*Le contemplant avec attendrissement.*) Toi aussi bientôt tu ne seras plus soldat; toi aussi tu vas plaquer ton petit copain, dis Jean? Tu vas le laisser tout seul ton pauvre

Théodore? Qu'est-ce que je ferai moi, tout seul? (*Un légionnaire paraît au fond.*) Ah! Voici le factionnaire. (*Le légionnaire semble chercher quelqu'un.*) Il faudrait... Oh! non, non! (*Il se lève et va au devant du légionnaire.*) Tu cherches celui qui doit te remplacer au mirador? C'est moi! Oui, oui. Fais pas l'étonné et couche-toi. (*Le soldat se couche. Théodore ramasse son fusil et se penchant sur Jean, il murmure.*) Pourvu que ça soit pas l'autre qui y reste, tu seras content, dis Jean? Alors, autant vaut que ça soit moi. (*Il sort au fond.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS THÉODORE.

JEAN, *se mettant sur son séant.*

Tu m'as parlé? Il m'a semblé qu'on me parlait. Tu dors malheureux? Tu m'avais pourtant bien promis de veiller. (*Il se lève d'un bond.*) Mon Dieu si?... (*Il va vers la place où Robert est couché, se penche et le regarde.*) Non... Robert est toujours là... il dort bien tranquille (*Soupirant.*) Ah! j'ai eu peur.

ROBERT, *s'éveillant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

JEAN

Rien, rien.

ROBERT

On vient me chercher pour la faction? Bon! Une seconde, je suis à toi. (*Il va se lever.*)

JEAN, *le retenant.*

Mais non, Robert, ce n'est pas pour la faction.

ROBERT

Tiens, Jean, que fais-tu là ?

JEAN, *hésitant.*

Je venais pour... demander quelque chose au... sergent. Mais... je lui dirai aussi bien ça demain. Ne t'inquiète pas va, rendors toi.

ROBERT

Bah ! c'est inutile on va venir me réveiller dans quelques minutes.

JEAN

Oh! dans quelques minutes.

ROBERT

Oui, j'ai dormi un bon moment.

JEAN

On croit toujours ça.

ROBERT

Je t'assure que ce n'est pas une idée que je me fais.

JEAN

Enfin, quoi, je sais ce que je dis peut-être ? Dors tranquille : on viendra te réveiller dans une demi-heure.

ROBERT, *niant.*

Oh !

JEAN

Si, si. Une demi-heure au moins. Il ne faut pas laisser perdre une demi-heure de sommeil. Surtout quand la faction est aussi sérieuse, pas vrai, Robert?

ROBERT, *après un temps.*

Tu as l'air bizarre.

JEAN

Moi?

ROBERT

Oui, je ne te trouve pas comme tout à l'heure .Tu as la voix oppressée.

JEAN

Que vas-tu imaginer là?

ROBERT, *examinant le légionnaire qui est couché près de lui.*

Mais...

JEAN

Quoi encore?

ROBERT

Je ne me trompe pas, voyons, c'est bien Bernard qui montait la faction quand on s'est couché?

JEAN

Je n'en sais rien. Je ne les connais pas par leurs noms, mais quand cela serait?

ROBERT

Le factionnaire a été changé alors.

JEAN

A quoi le vois-tu?

ROBERT, *montrant le légionnaire.*

Bernard est là.

JEAN, *d'une voix étranglée.*

Là? Mais qui donc a pris sa place sur le mirador?

LE SERGENT, *s'éveillant.*

Qu'arrive-t-il?

ROBERT, *secouant le légionuaire.*

Qui t'a remplacé en sentinelle?

— Coup de feu — Deuxième coup de feu — Cri —

LE SERGENT

Aux armes!

(Tous se lèvent et s'arment à la hâte.)

OTTO

Les pirates.

IVAN, *toujours impassible.*

Je vous l'avais dit.

LE SERGENT, *montrant la fenêtre.*

Tirez par ici. Sur la rizière. Attendez pour vous guider la lueur des coups de feu.

JEAN, *qui a regardé tous les hommes les uns après les autres.*

Un seul manque: Théodore! C'est lui qui est allé se faire tuer!

ROBERT, *affolé.*

A ma place? Pourquoi?

(Coups de feu au dehors.)

JEAN, *se ruant vers la porte.*

Il faut que je le ramène.

LE SERGENT, *l'arrêtant*

Halte! Je vous défends de sortir!

JEAN

Je ne puis pas laisser?...

LE SERGENT

Je suis responsable de vous tous. Dehors, c'est la mort certaine. Je vous défends de sortir!

(*Coups de feu, au dehors.*)

IVAN, *épaulant*

A nous. (*Il tire.*)

ROBERT, *consolant Jean.*

Puisqu'on ne peut pas le sauver.

IVAN, *à Otto.*

Quand tu seras blessé, appelle-moi. Tu sais que je suis médecin?

OTTO, *épaulant.*

Merci. (*Il tire.*)

JEAN, *se mordant les poings.*

Pauvre Théo, mort victime de son dévouement.

(*Coups de feu, on entend: Hourra! Hourra! A la baïonnette!*)

ROBERT

Mais on dirait la voix de ?...

LE SERGENT

Des Français!

SCÈNE VII

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉO, *parait débraillé, sans casque. Il est blessé à l'épaule.*

Criez aussi ! mais criez donc ! (*il crie*) Hourra ! Hourra ! Vous ne voyez donc pas que je suis en train de leur faire tout seul une charge à la baïonnette ?

TOUS, *sans bouger.*

Hourra ! Hourra ! En avant ! (*Ils éclatent de rire*).

LE SERGENT

En voilà une qui n'est pas dans un sac.

JEAN, *pressant Théodore dans ses bras.*

Mon vieux !

THÉO, *montrant son épaule.*

Hé ! Hé ! là. Ne serre pas trop fort, nom d'une pipe ! J'ai du plomb dans l'aile.

IVAN

Je vais vous soigner.

THÉO, *s'asseyant sur le pliant.*

Vous avez l'air bien content d'avoir dit ça.

LE SERGENT

Mais... les ennemis ?

THÉO

Ils se sont trottés. Je l'ai vu à leurs coups de fusil qui partaient toujours de plus loin.

IVAN, *le soignant.*

C'est une éraflure. Vous avez eu de la chance.

THÉO

De la chance? J'ai commencé par ne pas y monter sur votre mirador, ça m'a évité la peine d'en descendre. J'y ai seulement hissé mon casque sur un paquet de feuilles pour imiter un homme couché, puis je me suis installé dessous. Ils ont crevé mon casque, mais j'ai vu d'où ils tiraient et j'ai riposté.

LE SERGENT

Mais tu disais qu'au premier coup de feu?

THÉO

Ça s'est passé comme d'habitude, mais ça ne m'empêche pas d'épauler. Puis quand j'ai eu le mors aux dents, j'ai chargé.

(*On entend au loin la marche de la légion étrangère*)

OTTO

La marche de la légion. (*Tous prêtent l'oreille*).

IVAN

Oui, c'est bien notre marche.

LE SERGENT

Sans doute le renfort. Ayant entendu la fusillade, ils sonnent pour nous donner du courage.

TOUS, *brandissant leurs fusils.*

Vive la légion!

THÉO

Oh! vous pouvez en laisser un peu pour les marsouins, aussi.

LE SERGENT

C'est vrai. Mais dis-nous pourquoi tu as voulu prendre la place de Robert?

THÉO

Pour sauver mon caporal.

ROBERT

Je ne comprends pas.

THÉO, *montrant Jean.*

Il voulait monter la faction sur le mirador pour qu ça soit pas vous, alors moi je l'ai prise pour que ç soit pas lui. (*Jean lui serre la main avec effusion.*)

ROBERT, *à Jean avec émotion.*

Tu voulais donc me sauver à toute force ?

JEAN

Oui, pour ceux qui sont là-bas.

ROBERT, *l'embrassant.*

Je me montrerai digne de ce que vous avez fait pou moi.

JEAN

J'en suis sûr : Moi, soldat dans le fond de l'âme, j reste sous les drapeaux avec mon brave ami.

THÉO, *joyeux.*

C'est ma récompense !

JEAN, *à Robert.*

Ma nouvelle prime t'aidera dans les commencement (*Protestation de Robert.*) Oh ! tu me rendras ça, (*sou riant*) avec les intérêts. Ne l'oublie plus, Robert, nou autres, nous pouvons continuer à monter la garde su le mirador des marsouins pour la grandeur de l France ; mais, pour toi qui as un devoir sacré à rem plir, ta place est auprès de ton vieux père. Le mirad où tu dois veiller sans trêve : c'est le Foyer.

(*La marche de la légion retentit tout près. La toi tombe*).

Imprimerie Centrale, Angers